

Un coin de paradis

L'étrave fendait la crête de la vague.

Assis à l'arrière du voilier, la barre dans la main droite, Paul savourait ce plaisir toujours renouvelé de diriger un bateau ; même un petit comme ce catamaran de plage.

L'air était encore frais ; il devait être environ sept heures du matin et l'île derrière lui était encore endormie.

Il ne la regretterait pas ; et espérait ne jamais y remettre les pieds ; malgré l'abandon de sa femme, qu'il aimait toujours.

Mais elle n'aurait jamais voulu l'accompagner dans sa fuite

Elle avait gardé leurs illusions des premiers jours ; quand après avoir signé avec la compagnie, ils avaient découvert ce petit coin de paradis, perdu dans l'océan Pacifique

Le lieu idéal pour couler, en paix, une retraite heureuse ; un éden médicalisé, loin des inconvénients de la vie moderne ; où l'on pouvait bénéficier des avantages de celle-ci sans en avoir le revers de la médaille : la pollution, l'insécurité.

Quand après une vie de dur labeur en Afrique, Françoise et lui avaient regagné la Mère Patrie, ils avaient déchanté ; tant de sacrifices pour se préparer une fin de vie agréable dans la France de leur enfance, et la déception de découvrir que ce Pays n'existait plus.

Bien qu'ils n'aient pas eu d'enfants, leurs moyens financiers ne leur permettaient pas de vivre au soleil, sur la Côte d'Azur ; parce qu'on ne pouvait plus maintenant habiter dans les quartiers non catalogués comme résidentiels ; l'insécurité y était trop grande.

Ils avaient, à eux deux, une retraite correcte et un peu de capital ; mais pas assez pour acheter la villa de leurs rêves et garder de quoi vivre ; vivre et non survivre.

Un ami, à qui ils avaient confié leur problème, leur avait suggéré de contacter la Compagnie :

« Vous n'avez pas d'héritiers ; vous correspondez à leur clientèle »

En effet ; le vendeur, un Monsieur, très distingué, avec un nom à rallonge, leur avait confirmé, après avoir étudié leurs moyens financiers qu'ils pouvaient bénéficier de l'offre extraordinaire de la Compagnie.

Jugez-en :

En échange de leur capital et du virement de leurs pensions de retraite sur un compte de la Compagnie, ils jouiraient, jusqu'à leur mort, d'une villa dans une île paradisiaque du Pacifique ; avec domestiques et repas fournis ; chez eux ou dans le restaurant de la Compagnie.

La Compagnie ; le nom de la société en question était autre ; elle était surtout connue par ses initiales en Bourse ; mais tout le monde l'appelait la Compagnie.

Françoise, sa femme, toujours méfiante, s'était enquis des soins médicaux :

« Nous sommes en bonne santé mais, l'âge venant, cela ne durera pas ; il faut prévoir »

« N'ayez crainte ; il y a un médecin sur l'île ; et, en cas d'urgence, notre hélicoptère vous emmènera à Tahiti »

« Serons-nous remboursé par la Sécurité Sociale ? »

« Non ; l'île n'est pas française ; elle a un statut d'extraterritorialité ; mais c'est sans importance pour vous, tous vos soins seront gratuits »

Françoise vérifia auprès des grandes banques nationales, cautions bancaires, la santé financière de la Compagnie :

« Nous vous garantissons, Madame, qu'en cas de difficulté grave, notre banque vous rembourserait tout ce qui vous sera dû »

Françoise, alors, sortit son ultime objection :

« Je n'aime pas acheter un chat en poche ; ne pourrions nous pas aller voir sur place ? »

« C'est prévu, chère Madame ; votre voyage vers l'île, avec votre mari, sera gratuit ; et vous ne signerez les documents définitifs qu'après avoir vécu un mois sur place ; dans votre villa, donnant sur la mer. Si,

par extraordinaire, vous décidiez de refuser notre offre, nous vous rapatrierions en France ; mais le coût des voyages vous serait alors facturé ; au prix normal de la compagnie aérienne. Nous vous offririons le mois passé »

Vol en première classe jusqu'à Tahiti ; puis traversée vers l'île sur le bateau de la Compagnie qui faisait la navette chaque mois.

Et découverte d'une vie que nous n'avions même pas rêvée d'avoir un jour.

Une immense villa à proximité du lagon ; une nourriture excellente ; boisson à volonté ; des domestiques philippins, discrets et efficaces ; et même un golf de neuf trous.

Sans encombrement puisqu'il n'y avait qu'une centaine de villas sur l'île ; soit cent cinquante personnes y habitant ; des couples, des veuves et quelques, rares, veufs.

Pas d'enfant, excepté ceux du personnel ; mais celui-ci résidait à l'autre bout de l'île ; loin de nos yeux et de nos oreilles.

En comptant les domestiques, le personnel des cuisines et celui d'entretien des installations, on égalait le nombre des « résidents », comme nous étions baptisés par la Compagnie.

Le chef de l'île, un gros rougeaud peu sympathique et ses cinq policiers indigènes s'ajoutaient au total ; ainsi que le médecin et ses trois aides.

Drôle de type ce médecin.

C'est lui qui m'a conseillé de me sangler sur le siège ; et qui m'a fourni les vivres entassées entre mes jambes.

Oui, drôle de type ;

Il ne sortait jamais de son dispensaire ; une sorte de casemate en béton ; un blockhaus avec des vitres de triple épaisseur sur des fenêtres sans dispositif d'ouverture.

Son teint blanchâtre contrastait avec le bronzage des résidents.

Après notre signature définitive, nous eûmes droit, de sa part, à un examen approfondi ; il nous demanda quels médicaments nous prenions pour en constituer un stock.

Il s'enquit, aussi, de comment je comptais occuper mes journées :

« Baignades, golf et lecture »

« Si vous voulez vivre longtemps, évitez la mer ; et ne buvez que de l'eau embouteillée en usine »

« Pourquoi ? celle du réseau n'est pas potable ? »

« Elle vient de la mer ; elle est dessalée. Croyez-moi, il faut éviter tout ce qui vient de la mer. Ne mangez pas de poisson, non plus »

Françoise rit lorsque je lui racontai ces recommandations :

« Je n'ai pas écouté ce que disait ce vieux fou ; il radote ; les autres m'avaient prévenue »

« C'est inquiétant ; c'est le seul médecin ici »

« Il est très bon, paraît-il ; mais original ; un vieux célibataire ; tu vois le genre »

Pour Françoise, les hommes ne pouvaient vivre en société que grâce aux femmes, qui corrigeaient leur insociabilité.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que je ne me retrouve seul avec le docteur ; nous le voyions peu car il prenait ses repas dans sa casemate ; dans son bureau ou dans ses appartements attenants.

Ce fut à l'occasion de ma prise de sang trimestrielle pour connaître mon taux d'acide urique.

Il était en veine de discussion, ce qui se comprend, car sa vie de reclus devait lui peser ;

« Vous n'avez pas le droit d'utiliser les installations sportives ? »

« Si »

« Pourquoi restez-vous, alors, enfermé ainsi ? »

« Comme tous ceux qui vivent ici, en dehors des résidents comme vous, j'ai un contrat spécial ; je suis logé, nourri et toutes mes menues dépenses de tous les jours sont prises en compte par la Compagnie, mais mon salaire, très important, est bloqué sur un compte. Je me suis engagé à rester ici dix ans ; si je pars avant, je ne toucherai pas un centime.

Que ce soit par démission ou par décès.

Nous avons tous le même contrat ; et pour la même durée.

Je ne veux pas mourir avant la fin de mon contrat ; je ne veux pas, comme les autres, leur faire cadeau de mon salaire »
« Comme les autres ? que voulez-vous dire par là ? »
« La durée de vie moyenne, ici, ne dépasse pas les cinq ans »
« Pour le personnel ou les résidents ? »
« Pour le personnel ; pour les résidents, c'est un peu moins »
« Pourquoi ? le climat me semble très sain »
« Je me suis posé la question, moi aussi ; mais mes statistiques recourent celles de mes prédécesseurs »
« Et vous n'avez pas cherché à percer ce mystère ? »
« Si ; et j'ai trouvé ; c'est pourquoi je vous ai conseillé de fuir la mer »
« Vous m'intriguez ; quel est le rôle de la mer dans ces décès ? »
« Je ne peux pas vous le dire en quelques phrases ; vous ne me croiriez pas. Il faut que je vous fasse l'historique de ma recherche. Et je veux votre engagement de n'en parler à personne »
« Diable ! que craignez-vous donc ? »
« Marcel Pierret, le chef de l'île. C'est un homme dangereux.

Et Louis Ferrand, notre médecin me raconta son cheminement vers la vérité.

Il avait été intrigué lorsqu'il conduisait des malades au bateau, pour qu'ils soient hospitalisés, par le collier que portaient tous les marins.

Ayant exercé, à une période de sa vie, dans des installations nucléaires, il avait reconnu un dosimètre.

Comme il s'en étonnait auprès du capitaine, celui-ci lui avait répondu :

« C'est à cause des essais nucléaires français autrefois ; les gens d'ici redoutent toujours la radioactivité ; n'y attachez pas d'importance ; c'est folklorique »

Lorsqu'il commença à chercher les causes des décès si rapides, cette conversation lui revint en mémoire et il demanda la fourniture d'un compteur Geiger pour vérifier le taux de radioactivité naturelle ; il existe des roches où celle-ci atteint de hauts niveaux.

Le compteur ne décela aucune trace de radioactivité ; et il chercha dans d'autres directions.

Un jour où, pour se protéger du soleil, il attendait le capitaine, occupé à l'extérieur, dans sa cabine, par désœuvrement, il ouvrit les tiroirs du bureau de celui-ci..

La présence d'un compteur Geiger le surprit ; l'ayant mis en service, il constata, dans ce lieu pourtant protégé, une radioactivité importante.

Le mois suivant, il apporta, en cachette, son appareil dans la cabine et compara les indications de chacun ; le sien n'indiquait rien. Comme il s'agissait du même modèle, il fit l'échange et testa celui du bateau dans l'île.

Et les écailles lui tombèrent des yeux !

Le taux de radioactivité dépassait de très loin les seuils de sécurité.

Une rapide recherche lui montra que l'eau du lagon était la zone où les quantités mesurées étaient les plus élevées ; et donc l'eau du réseau après dessalage ; et les légumes après arrosage par celle-ci.

Comment se faisait-il que l'hôpital de Tahiti, où il envoyait souvent des malades, ne lui ait rien signalé ?

Il en eut l'explication le jour où un nouvel arrivant lui prêta son téléphone portable relié par satellite ; en effet, jusque là, il ne pouvait communiquer qu'avec le central de la Compagnie à Tahiti, par télécopie ; une ligne n'aboutissant qu'à un seul interlocuteur.

Il profita de l'occasion pour appeler le directeur de l'hôpital de Tahiti qu'il n'avait plus contacté depuis son arrivée. Après quelques échanges de banalités son interlocuteur, en plaisantant, lui dit :

« Votre île doit être un vrai paradis ; vous ne m'avez pas encore envoyé un malade »

ce qui le glaça ; où étaient donc passé tous les malades pris en charge par le bateau ?

De temps en temps, la Compagnie lui annonçait le décès d'un de ses patients, mais s'il demandait comment allaient les autres, il n'obtenait que des réponses évasives, comme :

« Leur état est stationnaire » ou

« La maladie suit son cours »

Sur le coup, il resta coi ; abasourdi.

Il ne put jamais rappeler l'hôpital ; le téléphone qu'il avait utilisé, fut, par accident, détruit par un domestique à qui Marcel Pierret infligea un blâme

Pour en avoir le cœur net, Ferrand se décida à questionner les marins pendant leur courte escale ; mais sans paraître attacher d'importance à ses demandes.

Comme les procédures imposées par la Compagnie lui faisaient obligation d'administrer de puissants somnifères aux malades évacués pour « qu'ils ne souffrent pas pendant leur transfert », il se contenta de demander :

« Avez-vous parfois un malade qui se réveille trop tôt ? je me demande si je leur administre assez de somnifère »

« Ne vous faites pas de souci à ce sujet, doc ; nous n'avons jamais vu l'un d'entre eux se réveiller lorsqu'on l'envoyait dans l'eau ; et comme ils coulent tout de suite, même si vos doses étaient insuffisantes, ils n'auraient pas le temps de souffrir »

Ainsi tous ses malades avaient été noyés en mer.

Ferrand comprit tout de suite pourquoi on ne lui annonçait les morts que longtemps après ; comme c'était lui qui signait le certificat de décès, la Compagnie pouvait percevoir les pensions de retraite des résidents pendant tout le délai gagné.

Une entrée de fonds que ne venait grever aucune dépense.

Il vérifia que si les résidents mettaient beaucoup de temps à mourir à l'hôpital, par contre les employés n'y faisaient pas de vieux os. Il n'y avait aucun intérêt à retarder l'annonce de leur mort.

La forte radioactivité de l'île contribuait à la prospérité de la Compagnie ; plus vite les résidents mourraient et plus vite leur villa pouvait être relouée. Comme le système pouvait se comparer à un viager, le raccourcissement de la durée de vie des signataires était très bénéfique.

Pour les employés le gain était encore plus important ; tous mourraient avant d'atteindre les dix ans fatidiques et tous leurs salaires accumulés revenaient à la Compagnie.

Voilà pourquoi, me dit Ferrand, en conclusion, je m'efforce de survivre ; je ne veux pas faire cadeau de mes économies à ces requins.

« Pourquoi ne les dénoncez-vous pas ? ce sont des criminels »

« Les dénoncer à qui ? je n'ai aucun contact avec l'extérieur si ce n'est par le bateau mensuel ; et le capitaine est au courant du danger que fait courir cette île. Sinon pourquoi tout l'équipage porterait-il des dosimètres ? pourquoi y aurait-il un compteur Geiger dans la cabine ? et surtout pourquoi le capitaine réduirait-il au maximum le temps passé dans notre port ? et pourquoi retournerait-il, dès qu'il le peut, dans l'abri de sa cabine ? »

« Il n'y a aucun moyen de prévenir les autorités françaises à Tahiti ? »

« Non ; et même s'il y en avait un, ignore-t-elle la radioactivité de cette île ? qui de toute façon échappe à leur souveraineté »

« Si elles connaissaient le risque, les autorités ne laisseraient pas des gens aller s'installer sur un site radioactif »

« En êtes-vous sûr ? cette île est une ancienne base militaire, ayant servi à des essais nucléaires ; le gouvernement français ne peut l'ignorer, mais il l'aura vendue en l'état à la Compagnie, qui a dû garantir qu'elle prendrait les mesures nécessaires pour décontaminer les lieux »

« Vous êtes certain de ce que vous venez de m'avancer »

« Oui ; cela explique pourquoi le maximum de radioactivité est dans le lagon ; c'est là que se faisaient les explosions sous-marines. Mon bureau et mon logement sont des pièces d'un ancien bunker utilisé par les militaires français, à l'époque des essais ; c'est pour cela que je m'y calfeutre ; la radioactivité y est faible »

« Avez-vous informé Pierret des risques qu'il court ? »

« Non ; parce qu'il m'a confié, un jour, que l'inaction de nos résidents en rendait certains fous ; ils s'imaginaient que l'île était radioactive. Comme je lui demandais comment il les avait détrompés, il a ri.

« Ces abrutis ne veulent jamais changer d'avis et ils risquent de déclencher une panique avec leurs idées à la con ; alors j'accélère le processus »

« Qu'entendez-vous par là ? »

« Ils sont là jusqu'à leur mort, non ? c'est ce qui est prévu dans leur contrat avec la Compagnie. Et l'intérêt de la Compagnie n'est-il pas qu'ils disparaissent au plus vite ? je règle donc ce problème au mieux des intérêts de mon employeur »

« Comment les faites-vous disparaître ? »

« Je les assomme puis les jette en mer ; dans une zone où les courants les ramènent sur nos plages ; quand l'eau les réveille, ils essaient de nager mais ils sont trop loin et se noient »

« Vous ne craignez pas qu'un jour l'un d'entre eux, meilleur nageur, ne réussisse à revenir ? »
« Oh, n'ayez crainte ! je veille au grain ; je patrouille avec mon bateau pour essayer de venir en aide au malheureux dont on vient de constater l'absence ; et s'il le faut, un bon coup sur la tête et un retour au large règlent le problème »

Comme vous pouvez le constater, cher ami, vous n'avez aucun intérêt à confier vos angoisses à ce Pierret »

Ferrand m'avait convaincu ; cette île était un piège mortel.

Tout en cherchant une solution, je m'abstins, autant que faire se pouvait, de me baigner dans la mer, de manger du poisson et des légumes (à cause de l'arrosage) ; je réduisis au maximum ma toilette en utilisant de l'eau minérale. Le docteur m'ayant prêté son compteur Geiger, je réussis à découvrir une pièce où les radiations étaient plus faibles et j'y passais mes journées à lire.

Ma femme, la seule fois où j'essayais d'aborder le sujet de la radioactivité avec elle, prit le sujet à la plaisanterie :

« Tu ne vas pas enfourcher les dadas de cet illuminé de docteur ; ne me parle plus de cela ou je me plains à Pierret ; il saura, lui, empêcher ce parano d'embêter les gens avec ses élucubrations »

Et Françoise continua de se baigner dix fois par jour et de se faire des orgies de poisson ; je lui demandais de faire lit à part, en prétextant la chaleur la nuit, en réalité parce que j'avais peur qu'elle ne m'irradie ; elle accepta avec plaisir :

« Comme cela je ne t'entendrai plus ronfler »

Un jour, j'allais trouver le docteur pour lui faire part de ma décision ; je voulais quitter cet endroit maléfique et, pour le faire, j'allai me construire un radeau.

« Ne faites pas cela, malheureux ! Pierret le saurait très vite et j'aurai beaucoup de chagrin à vous retrouver noyé sur la grève »

« Tant pis, je prends le risque ; je veux partir »

« Si vous voulez quitter l'île par la mer, empruntez plutôt un des catamarans de plage que la Compagnie met à votre disposition. Vous vous sanglerez sur le siège pour ne pas être emporté pendant votre sommeil ou en cas de grosse mer. Je vous fournirai des vivres et de la boisson pour un mois et le cap à suivre avec une boussole pour avoir le plus de chance d'atteindre une terre dans ce délai »

Voilà pourquoi, depuis cinq heures déjà, je filais, vent arrière, vers le large et la vie.

J'espérais que ma femme ne serait pas trop irradiée lorsque les policiers viendraient la chercher avec les autres. Les policiers ou la Marine ?

La journée passa sans incident notable ; j'avais soif mais, suivant les conseils du docteur, j'attendais le soir pour me nourrir et boire ; mon grand chapeau me protégeait du soleil.

Vers la fin de l'après-midi, j'entendis un bruit de moteur derrière moi.

Avec les jumelles que Ferrand m'avait données, je pus reconnaître le canot à moteur que Pierret utilisait ; il venait droit sur moi.

Comment m'avait-il repéré dans cette immensité ?

Je décidai de jouer l'imprudent que le vent avait entraîné trop loin et qui ne savait plus où il était ; pour conforter ma crédibilité, je jetai à l'eau ma nourriture et mon eau et la sangle qui m'attachait à mon siège ; puis je me mis à faire de grands gestes à Pierret.

Car c'était bien lui qui conduisait le bateau ; je le reconnus lorsqu'il s'approcha à quelques mètres :

« Vous vous êtes perdu ? »

« Oui ; cela me fait plaisir de vous voir »

« Je vous envoie un bout ; attachez-le à l'anneau à l'avant de votre voilier puis mettez-vous à l'eau et venez me rejoindre ; je vous descends l'échelle. Et laissez votre gilet de sauvetage attaché à votre siège sinon il vous gênera pour monter à mon bord, il y a un peu de houle. Vous n'en aurez pas besoin vous êtes, je le sais, un très bon nageur »

Comment le savait-il ? je ne me baignais jamais.

Ma femme avait dû lui dire.

Comme j'arrivais à un mètre du canot, Pierret releva l'échelle ; il me dominait :

« Pauvre con ; tu vas crever ici ; regarde avec quoi je vais consoler ta femme »

Et il sortit sa verge et commença à me pisser dessus.

Je plongeai pour éviter son jet et, sous l'eau, allai chercher à ma cheville droite mon couteau de plongée.

Depuis des mois, je tuais le temps, dans ma chambre, en m'amusant à le lancer sur des cibles.

Comme je sortais ma tête de l'eau, Pierret me lança :

« Tu as eu tort de ne pas boire ce que je t'envoyais ; tu vas crever de soif avant de te noyer. Tu as bien fait de jeter les colis de vivres du docteur, ils étaient vides ; juste rempli de sable pour le poids ; pareil pour les barils d'eau. C'est pour cela que ce brave docteur t'as dit d'attendre le soir pour les utiliser. Si tu avais compris avant, tu risquais de retourner dans l'île.

Tu seras comptabilisé « perdu en mer » ; la Compagnie nous donne une prime dans ce cas-là ; pour être certaine que nous ne ramènerons aucun de nos naufragés. C'est tout bénéf. pour elle »

Pendant qu'il parlait, j'avais pris mon poignard par la lame ; ma cible était à deux mètres, au maximum.

Pierret s'esclaffa ; j'en profitai pour sortir ma main armée de l'eau et je l'amenai derrière ma tête. Ma lame se planta au milieu de la cible.

Pierret oscilla et lâcha la bouteille de whisky qu'il avait en main et que je n'avais même pas remarquée jusque là ; elle se brisa en heurtant le plancher.

Puis Pierret bascula en arrière et sortit de mon champ de vision.

J'essayai en vain de grimper à bord ; même lorsque j'arrivai à poser ma main sur le bord, elle glissait.

Comme mes tentatives m'avaient fatigué, je décidai de regagner le catamaran et, debout sur un des flotteurs, en tirant sur le cordage qui reliait les deux bateaux, je me rapprochai du canot.

Lorsque les deux coques se heurtèrent, je commençai à me hisser à bord, le catamaran fuyant sous mes pieds ; je ne voyais aucune trace de Pierret.

Il surgit soudain devant moi, comme un diable sortant d'une boîte, et me repoussa avec violence ; je tombai dans la mer, avalant de l'eau avant de réussir à recommencer à nager.

Au dessus du bastingage, Pierret, le visage blanc comme de la craie, contrastant avec son tee-shirt rouge de sang où le couteau était toujours fiché, m'apostropha :

« Tu me croyais mort ; tu pensais que tu allais sauver ta sale vie de merde. Bonjour en enfer, connard »

Et il appuya à fond sur la manette d'accélération ; le canot fit un bond en avant et partit vers l'île en traînant le catamaran.

Je vis alors Pierret, toujours penché sur le bord, glisser vers la mer ; puis y tomber.

Je partis en nageant vers l'endroit où j'avais vu choir mon adversaire ; les bateaux avaient disparu.

Je mis beaucoup de temps à rejoindre Pierret ; il flottait sur le ventre.

Je le retournai et repris mon couteau, après l'avoir essuyé sur les vêtements du cadavre ; et je le remis dans son fourreau.

Puis je partis dans la direction de l'île.

Docteur Ferrand

Rapport à la Compagnie

Avant-hier, mardi 12 juillet, un de nos résidents, Monsieur Paul Parent s'est perdu en mer avec un de nos catamarans.

Monsieur Pierret est parti à sa recherche, guidé par l'émetteur posé dans le mât de ce bateau, comme de tous les autres.

Comme il ne revenait pas, je suis parti, le lendemain, mercredi 13 juillet, avec son adjoint Monsieur Marc, un indigène.

Guidé par l'émetteur, nous avons retrouvé le canot automobile de Monsieur Pierret remorquant le catamaran qui s'était retourné et freinait la progression de l'autre embarcation.

Qui était en panne d'essence.

Les deux bateaux étaient vides mais il y avait des traces de sang et une bouteille de whisky brisée dans le canot à moteur ; les taches au goût sucré retrouvées près des débris de verre m'amènent à penser que la bouteille n'était pas vide lorsqu'elle s'est brisée.

Je pense que l'on peut reconstituer ainsi le déroulement des événements :

Monsieur Pierret a dû retrouver le catamaran vide et était en train de le ramener en remorque, lorsque, pour une raison inconnue, peut-être une vague plus importante que les autres, il est tombé alors qu'il

était en train de boire au goulot. Sans doute était-il très affecté par la disparition de Monsieur Parent, homme très agréable à vivre et a-t-il voulu se remonter le moral.

Toujours est-il que Monsieur Pierret a dû fort se couper, vu la quantité de sang répandue.

On suit les traces sanglantes jusqu'au bord du bateau et sur le bastingage ; Je pense que Monsieur Pierret a dû perdre connaissance alors qu'il était près du bord du bateau et qu'il est tombé à la mer.

Nous avons tourné dans la zone pendant plusieurs heures, en scrutant la mer à la jumelle ; en vain.

Je vous demande de prévoir l'embauche d'un nouveau directeur de l'île ; j'assume cette tâche en attendant.

Monsieur Parent laisse une veuve, Françoise Parent, qui continuera donc à occuper le logement Parent.